C'était ça ou mourir de Thélyson Orélien

Extraits sélectionnés par Michel Forestier

6

Je suis resté dans l'ombre de ma porte : quand les balles se mettent à parler, on ne leur coupe pas la parole en fuyant au hasard.

7

Et moi ? Moi, je me suis mis à rire. Parce que je comprenais enfin que le pays était mort. Que Haïti n'était plus un pays, mais un prétexte. Un panneau. Une illusion sur un billet de banque déchiré.

16

Il s'appelait Samson. Mais comme il était petit, malingre, avec des épaules faites pour porter des seaux d'eau mais pas le poids du monde, on l'appelait Ti-Samson.

16

Il croyait à tout ce qui brillait, surtout si c'était numérique. Un jour, il est venu me voir. Il avait les yeux qui pétillaient, comme ceux d'un homme qui vient d'apprendre qu'il a gagné à la loterie, sauf qu'il n'avait jamais acheté de billet.

18

Pas de tampon. Pas de reçu. Pas de garantie. Juste la foi en la voix d'un menteur en polo. On est sortis. Ti-Samson marchait pieds nus sur les pavés de Pétion-Ville. Il souriait. Moi, j'étais muet. Il m'a dit :
— Jo, tu verras. Je vais passer. Tu viendras me rejoindre après.
Je n'ai rien répondu. Il aurait pu m'annoncer qu'il allait traverser l'Atlantique à dos de pigeon, j'aurais eu la même réaction.

18

je me suis senti coupable. Coupable de ne pas avoir empêché cela. Coupable d'avoir laissé mon frère vendre ses Nike pour une fausse promesse. Coupable d'être encore en vie, encore debout, encore lucide. Parce que la lucidité est un poison quand elle ne sert à rien.

20

Ce n'est pas moi, le problème, Jo.
Et peut-être que c'est vrai. Peut-être que le problème, c'est ce monde qui vend de l'espoir au format PDF.

30

Elle disait que j'étais « authentique ». Ce mot-là, il faut s'en méfier. Quand une femme dit que tu es « authentique », c'est qu'elle t'aime malgré ce que tu es, pas en raison de ça.

34

Moi, je portais mon passé dans un sac plastique trop léger pour ce qu'il contenait : un carnet humide, quelques souvenirs, et la volonté de ne pas mourir bêtement dans un pays où mourir est le métier le plus répandu.

34

Le lendemain, j'étais maçon. Pas un maçon de maison : un maçon de route, un faiseur de rubans pour voitures étrangères. Le matin, le soleil sonnait l'appel, la brouette donnait la cadence, et le sac de ciment se chargeait sur l'épaule comme un péché. L'Ingeniero, comme on l'appelait tous, nous montrait du doigt la bande de terre à mordre.
— Carretera aquí. Rápido. (La route, ici. Vite.)
Et nous, on se mettait à genoux comme des moines du bitume. Il fallait creuser, tirer, lisser, couler, porter. Des gestes simples qui finissent par user l'âme comme une corde de puits. Le chantier, c'était une ruche sans miel : le bruit, la poussière, les insultes et les ordres en boucle. On se connaissait par la fatigue plus que par nos prénoms.

36

Sous Rafael Leónidas Trujillo, les bateys étaient des prisons à ciel ouvert pour les bras venus d'Haïti. Et quand Papa Doc est arrivé, il a signé un contrat avec le diable dominicain pour lui vendre des hommes à la tonne. Des braceros haïtiens. Des bras pour les champs de canne à sucre. On leur donnait un numéro, pas un nom. Une machette, pas une promesse. On les débarquait à La Romana ou à San Pedro de Macorís comme du bétail nourri aux illusions. Et les cannes poussaient. Toujours. Parce qu'elles aiment la sueur, même celle du désespoir.

36

Dans les ruelles, il y avait celles qu'on appelait les « laveuses de bouteilles ». C'est une expression pudique, presque poétique. Elles lavaient des bouteilles, oui, celles des bars qui revendaient la bière. Mais certaines lavaient d'autres choses plus intimes, pour survivre. Elles disaient qu'elles « faisaient briller les verres », et personne ne les contredisait. Claritza, par exemple, lavait des bouteilles le jour et des regards la nuit. Elle avait des doigts fins, une bouche fière et une voix douce comme les mensonges qu'on se raconte pour tenir. Un soir, elle m'a dit en rinçant un seau :
— Ici, Jonas, on ne vend pas nos corps. On vend la minute durant laquelle l'autre croit encore qu'on a une âme.

37

— Tu vois, petit, Trujillo a bâti des canaux dans le Cibao non pas pour arroser la terre, mais pour noyer la mémoire. Les Haïtiens qu'il faisait tuer, il les remplaçait par d'autres, vendus par ton président. Deux dictateurs, un seul marché.
Il riait, découvrant toute l'étendue de sa bouche sans dents.
— C'est beau, la coopération internationale, n'est-ce pas ?

38

Elle a ri en disant : « Les rêves, c'est comme les chemises qu'on repasse : ça se froisse dès qu'on les porte.

40

J'ai exercé des métiers bizarres dans ma vie. J'ai été un professeur d'histoire-géographie sans tableau. Un poète sans lecteurs. Un vers échappé d'un pays sans refrain. Mais le métier qui m'a le plus appris sur la comédie du monde, c'est celui de cireur de chaussures. C'est un métier noble, en vérité. L'un des rares où l'on peut encore regarder les gens dans les yeux – mais en commençant par les pieds.

42

Parfois, j'avais tout de même des clients. Des vieux. Des fatigués. Des gens qui n'avaient pas d'orgueil. Je leur parlais. Je racontais des histoires. Je faisais des blagues. Je leur récitais même des poèmes de René Depestre en créole murmuré. Certains me laissaient cinq pesos de plus. D'autres, un regard humain.

44

À Dajabón, la frontière était une respiration. Une inspiration haïtienne, une expiration dominicaine. Une marée humaine qui se gonfle et se vide, comme si l'île elle-même, fatiguée d'être coupée en deux, essayait de faire respirer à l'unisson ses deux poumons. Le marché frontalier était son cœur battant.

45

C'était en 1937. Trujillo, le dictateur dominicain au costume repassé et à la moustache propre, avait décidé qu'il y avait trop d'Haïtiens dans son pays. Il voulait purifier la frontière, disait-il. Les soldats ont reçu un mot de passe : perejil. Le persil. On tendait une branche verte au suspect et on lui disait : « Comment ça s'appelle ? » Celui qui roulait le r comme un Espagnol vivait. Celui qui disait « persil » à la manière haïtienne mourait, tombait raide mort dans les eaux de la rivière du Massacre.

46

On ne sait pas ce qu'on attend, mais on attend quand même. On se dit qu'il y aura un bateau, une ONG, un cousin providentiel, une promesse. En vérité, on attend surtout que quelque chose change dans notre cœur. Parce qu'on ne part pas quand on veut : on part quand on ne peut plus rester.

82

Tu sais pourquoi je voudrais mourir avant toi ?
J'ai fait non de la tête. Il a dit :
— Parce que si je meurs avant… au moins, toi, tu pourras le raconter.
Il n'a pas dit ça avec emphase. Pas comme une phrase destinée à marquer. Il l'a dit doucement, presque comme on demande l'heure, avec cette voix usée des

83

Ce qu'il venait d'énoncer, c'était peut-être la définition la plus nue, la plus humaine, de la migration que j'aie jamais entendue. Partir, ce n'est pas seulement chercher une vie meilleure. C'est surtout refuser que sa vie, même brisée, ne compte pour rien. C'est vouloir qu'au moins une voix survive à son corps. Mourir, d'accord, mais pas en silence. Et si mourir il faut, alors que quelqu'un reste, quelque part, pour dire : « Il a vécu, je l'ai vu, je m'en souviens. »
Je n'ai rien répondu. J'ai

85

J'ai pensé : « Voilà pourquoi je dois continuer. » Les survivants doivent porter les récits des disparus.

86

Ce jour-là, le soleil n'avait pas de pitié. C'était un soleil de punition, un soleil qui cognait, qui voulait qu'on crache nos péchés avant midi.

87

Je parlais, je parlais, je parlais, mais je ne disais jamais rien de trop vrai. La vérité, pour les exilés, vaut bien plus cher que mes chaussettes.

92

Darién, region frontaliere entre la Colombie et le Panama, traversée par aucune route. Separe physiquement l Amerique centrale de l Amérique du sud

106

J'ai failli mourir. Pas sous les balles, pas dans la jungle, pas mangé par une rivière ou abandonné par un passeur. Non, cette fois, c'était moi contre moi. Un « Fruit of the Loom », (Fruit du metier à tisser, entreprise d habillement etatsunienne)

106

Ginen 1 Guinée 2 sens vaudou = monde des esprits ancestraux

108

J'ai raconté mon rêve à un pasteur nigérian qui priait chaque matin à genoux devant une tente vide, comme s'il attendait qu'un miracle vienne s'y loger. Il m'a regardé sans ciller et m'a dit :
— Si ta grand-mère vient en slip, c'est parce que les esprits n'ont plus les moyens de s'habiller.

108

Peut-être que les ancêtres ne s'habillent plus en blanc mais en vêtements dépareillés, en fripes spirituelles, en souvenirs effilochés. Après tout, elle aurait pu venir nue, Mémé Dada,

mais elle avait encore ce vieux slip. C'était peut-être sa manière à elle de dire qu'elle était pressée, mais bien là.

111

C'est dans cet instant de corruption banale et de mensonge nécessaire que j'ai compris la grande leçon de la migration clandestine : les vrais papiers, ce sont tes nerfs. Pas ton acte de naissance, pas ton passeport. Juste ton sang-froid. Et moi, à ce jeu-là, j'étais en train de devenir un professionnel.
Quand tu mens une fois pour éviter une balle, tu pleures après. Quand tu mens dix fois, tu culpabilises encore un peu. Mais au bout de cent mensonges, tu deviens ton propre masque. Et moi, Jonas Dorléon, fils de Port-au-Prince, diplômé d'État, amateur de poèmes, j'étais devenu José Gonzalez, fils de rien, frère de personne, migrant universel.

118

Tapachula. ville frontiere mexicaine avec le Guatemala

146

Nous étions des milliers. Il y avait Roosevelt, le blagueur. Celui qui disait que Dieu avait inventé les frontières pour rire un bon coup. Il venait de Jacmel, il était petit, nerveux, toujours à chercher du réseau pour envoyer des messages à sa femme restée au pays. C'est lui qui m'avait appris à marcher la nuit, à reconnaître les routes par l'odeur de la poussière, à trouver le bon moment pour courir quand un pick-up approchait.
— Le secret, Jonas, c'est de marcher comme si tu appartenais à l'endroit où tu passes.

147

C'est elle qui nous avait sauvés, une nuit, quand un groupe d'hommes armés avait bloqué la route près de Veracruz. Elle avait inventé qu'on était des journalistes haïtiens, envoyés par une ONG, et que nos passeports étaient restés à Mexico. Les types avaient ri et nous avaient laissés passer. Depuis ce jour, je me dis que le mensonge peut avoir la forme d'un miracle, qu'il peut sauver des vies. Dans la blancheur clinique de la douane, je me rappelais la façon dont elle choisissait ses mots comme on joue ses dernières cartes.

149

k'iche'. langue maya perlée au Guatemala

153

Pour lui, je n'étais qu'un insecte têtu, un grain de poussière qui refuse de se laisser balayer. Il a lâché, froidement : « We don't need more Haitians here. » Et moi, j'ai avalé ma colère. Mais j'avais envie de lui répondre. J'avais envie de lui dire la vérité : « Nous non plus, on ne voulait pas venir ici. Nous non plus, on ne veut pas de la violence qui traverse les frontières comme un colis express, de chez vous à chez nous. Si je suis là, ce n'est pas par caprice, ni par goût de l'exil, ni pour envahir quoi que ce soit. C'est parce que chez moi on a ouvert des containers comme on ouvre une plaie et qu'on y a trouvé des armes fabriquées chez vous, des munitions venant des États-Unis. Et ces morceaux de métal, tombés entre les mains de gamins sans école, sans travail et sans horizon, ont fait de ma rue un piège, de ma maison une cible, de ma vie un sac Carrefour. Vous dites : "On n'a pas besoin de plus d'Haïtiens ici." Mais chez moi, on n'avait pas besoin de plus d'armes non plus. Et pourtant, elles sont arrivées. Et ce sont elles qui m'ont mis dehors.

157

un professeur haïtien comme moi, s'était entendu dire : « We don't need your kind of intelligence here. » (Nous n'avons pas besoin de ton type d'intelligence ici.) Comme si penser constituait un crime. Comme si l'éducation était suspecte dans un corps noir. Même si le commentaire ne s'adressait pas à moi, ça m'a blessé. Pas à cause de l'insulte proprement dite – j'y étais habitué –, mais parce que ceux qui humiliaient étaient habités par une ignorance triomphante, crasse, assumée. Ils n'avaient même pas besoin d'un argument, leur haine suffisait. Elle leur tenait lieu de preuve. Et ça, c'est plus dangereux qu'un fusil : c'est une idéologie sans pensée, un feu qui brûle même sans bois.

160

Roxham. Chemin entre les États-Unis et le Canada qui permettait le passage illégal au Canada. Fermé en 2023.

172

PRAIDA, c'est un sigle qu'on apprend comme un mot sacré. Programme régional d'accueil et d'intégration des demandeurs d'asile.

173

Vivre avec 229 dollars dans un pays qui vend les bananes à l'unité, c'est comme nager sans bras. Tu finis par couler.

177

Un jour, peut-être, ce pays saura qui je suis. Pas seulement 7423B, mais Jonas. L'homme. Le prof. Le vivant.

178

Ma maison n'est pas tombée en 2010. Elle a été brûlée en 2023. Par les gangs. » Il s'est étonné : « Ah bon ? Il y a encore des problèmes là-bas ? » J'aurais voulu pleurer. J'aurais voulu crier. Mais j'ai simplement sorti mon téléphone. Je lui ai montré une capture d'écran. Sur la page d'accueil de Radio France internationale, en grosses lettres : « Haïti : la fuite des habitants du quartier de Carrefour-Feuilles face à l'avancée des gangs armés ». Et, sous ces mots, on voyait la pente d'une rue de Port-au-Prince avalée par la panique : des familles tassées, des enfants agrippés à des sacs, des paillasses roulées à la hâte, des seaux, des draps, des vies réduites à ce qu'on peut porter en courant pendant qu'au loin, la fumée et les rafales rappellent que ce n'est pas un départ, c'est une évacuation. Il a regardé l'écran et il a dit : « Ça, c'est bien pour votre dossier. » Voilà. Ma souffrance, bien pour le dossier. Mon quartier détruit, utile pour la preuve. Kevin n'était pas avocat. Il était curateur de tragédie.

196

J'ai marché. Fui. Rampé parfois. Supplié souvent. Menti, oui. Rêvé, toujours. De Carrefour-Feuilles à Montréal, j'ai parcouru plus de douze mille kilomètres de peur, d'espoir, de rires sales, de rêves moisis. Et je suis ici. Pas encore quelqu'un, mais plus tout à fait personne.

202

Merci à tous les migrants à qui j'ai parlé : pour leurs voix offertes, leur confiance accordée, et cette part de vérité déposée entre mes mains. C'est d'eux que cette fiction tient sa chair ; sans eux, ces pages n'auraient ni la même force, ni la même lumière.